



**HAL**  
open science

## Chercher dans la nuit, tentative de restitution d'une quête simonienne

Anne-Lise Blanc

► **To cite this version:**

Anne-Lise Blanc. Chercher dans la nuit, tentative de restitution d'une quête simonienne. Réflexion(s), 2015, 7 p. hal-01163800

**HAL Id: hal-01163800**

**<https://univ-perp.hal.science/hal-01163800>**

Submitted on 15 Jun 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Chercher dans la nuit, tentative de restitution d'une quête simonienne**

### Préambule

Ce texte est la version écrite de l'exposé oral prononcé lors de la journée d'étude intitulée « La Nuit » organisée par le Département de Lettres de l'Université de Perpignan-Via Domitia (le 22 novembre 2014) à l'initiative de Mireille Courrént. Pour répondre à l'esprit de l'ensemble de la journée dont l'objectif consistait à donner à un public large et souvent néophyte une idée de nos travaux de recherche en lettres, il se veut accessible. Aussi reste-t-il, dans sa forme écrite, délibérément bref et relativement informel.

Je voudrais d'abord souligner la finesse de l'organisation d'une journée qui s'achèvera par une nuit noire, l'une des plus longues de l'année, mais aussi la remarquable actualité d'un sujet qui a fait, entre autres, cette année, l'objet d'une magnifique exposition à la galerie de l'évolution du Jardin des Plantes de Paris. Multiforme et pluridisciplinaire, cette exposition a mobilisé des scientifiques spécialisés dans les domaines les plus divers : astronomie, biologie, éthologie, physiologie, anthropologie, neurologie. On ne peut manquer, du coup, de remarquer la regrettable absence de la littérature qui pourtant a sur le sujet plus d'un mot à dire.

Pour commencer je dois vous confier que je n'ai pas particulièrement travaillé sur la nuit jusqu'à ce jour pour ma recherche et que mes travaux sur les ombres ne pouvaient justifier tout à fait ma présence à cette table<sup>1</sup>. Les ombres pourtant ne sont par nature pas si éloignées de la nuit qui n'est rien d'autre que la lumière dérobée du soleil par la masse de la terre ; les ombres pourtant, comme la nuit, peuvent faire écran à la vision c'est-à-dire masquer, ou au contraire donner lieu, dans leur jeu, à des fictions qui suggèrent un au-delà du réel. Mais c'est le jour qu'on voit des ombres ou, quand la nuit n'est pas entière.

J'ai donc un peu tergiversé avant de proposer d'intervenir. Mais j'ai quand même longuement cherché : de nuit et dans la nuit, et c'est ce qui m'a donné l'idée de vous livrer ici simplement, à partir d'une réflexion sur le motif littéraire de la nuit, dont je prendrai soin de ne jamais m'émanciper tout à fait, les étapes de ma réflexion naissante et de montrer un peu comment je cherche dans ma nuit. C'est pour moi l'occasion de vous faire remarquer que quoi qu'on en dise et quelle que soit notre prétention à la science et notre application à la rigueur, il

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos Anne-Lise Blanc, « La Perspective des ombres. Variations sur quelques "silhouette[s] noire[s] sans figure" dans l'œuvre de Claude Simon ». Paru dans *La Revue des lettres Modernes* 5 consacrée à l'auteur. Textes réunis par Jean-Yves Laurichesse, Minard, Paris, 2006. Voir également la notice *Ombres* dans le *Dictionnaire Claude Simon*, direction Michel Bertrand, « Dictionnaires et références » n°29, Honoré Champion, Paris, 2013.

y a chez tout chercheur une pré-science non au sens divinatoire du terme (qui peut aussi signifier une connaissance infaillible) mais dans le sens de pressentiment : une connaissance intuitive et vague, quelque chose d'obscur qui provient de nos vies, dont on méconnaît souvent la teneur, et qui néanmoins nous oriente et nous conduit à des explorations qu'on tente de mener en toute raison sans toujours très bien en mesurer les raisons.

Je passe rapidement sur mes recherches de nuit. Je signale simplement qu'elles ne tiennent pas seulement à ce que la recherche est hélas devenue aujourd'hui dans notre métier la variable d'ajustement. Les recherches de nuit sont ce qui permet d'approcher cette part obscure qui se dérobe à la vie diurne et qui se révèle quand le cerveau moins vigilant se laisse traverser par des images, des mots, des souvenirs, des textes ou des idées dont l'évidence nocturne prend d'ailleurs parfois un aspect plus terne lorsque, le jour venu, on tente de mettre en forme l'idée ou le texte génial qui nous était si facilement venu de nuit. Chercher ce n'est pas seulement chercher sous la lumière et dans les livres (c'est à quoi il semble d'ailleurs que le philosophe en méditation de Rembrandt ait renoncé : il se détourne de sa table de travail sur laquelle se trouve une pile d'ouvrages), chercher ce n'est pas seulement se mettre tout le jour en sentinelle (et de fait, il s'agit de faire feu de tout bois), c'est aussi se faire un peu veilleur de nuit, être à l'écoute de ce que peut porter « l'haleine noire de la nuit »<sup>2</sup>.

Mais surtout, pour moi, chercher ce n'est pas seulement chercher de jour comme de nuit, c'est aussi chercher dans la nuit. Je voudrais dire ici que si nous savions déjà clairement ce que nous allons trouver et sous quel jour, il n'y aurait aucun intérêt à ce que nous cherchions et que le chercheur que je suis n'est pas d'abord savant mais bien plutôt et c'est ce qui l'aiguillonne, tel le maître de Jacques Rancière, « ignorant »<sup>3</sup>. Ignorant non seulement des raisons (évidemment plus fortes que la circonstance d'une journée d'étude) qui l'incitent à chercher sur la nuit mais surtout de l'issue de ses recherches (je vous renvoie à l'inquiétante bouche d'ombre à laquelle mène l'escalier en spirale de Rembrandt). Seule certitude, mais elle est forte : on trouve toujours. Du chercheur, Jacques Rancière dit : « Il ne trouve pas nécessairement ce qu'il cherche, moins encore ce qu'il *faut* trouver. Mais il trouve quelque chose de nouveau à rapporter à la chose qu'il connaît déjà »<sup>4</sup>... Il est question donc de consentir à se plonger dans la nuit de la recherche qui pourrait bien n'être pas exclusivement d'ailleurs la nuit du chercheur : si la nuit fait se ressembler les chats c'est d'abord que les nuits peuvent se ressembler : sans confondre elles rapprochent et permettent en tous sens qu'on s'y rencontre. La nuit lie (du verbe lier qui n'est peut-être pas seulement le plaisant anagramme du verbe lire).

Toutes proportions gardées bien sûr la nuit du chercheur ne me paraît pas très éloignée au fond, de la nuit de certains écrivains (Jean-Yves Laurichesse qui est écrivain mais aussi chercheur nous dira peut-être ce qu'il en est pour lui). Je pense par exemple à Charles Juliet qui écrit dans *Lambeaux* : « Quand tu es penché sur la page blanche [...] contre tout bon sens<sup>5</sup> tu avances dans la nuit »<sup>6</sup>.

---

<sup>2</sup> Claude Simon, *L'Herbe*, Paris, Minuit, [1958] 2005, p. 161.

<sup>3</sup> Jacques Rancière, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, [Librairie Arthème Fayard, 1987], Fayard, coll. 10/18, 1984.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>5</sup> Il faut je pense entendre cette expression justement en tous sens.

<sup>6</sup> Charles Juliet, *Lambeaux*, [P.O.L. éditeur, 1995], Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 132-133.

Je pense bien sûr à Claude Simon qui lui-même se réfère volontiers à la figure d'Orion aveugle (l'un de ses textes s'intitule *Orion aveugle*<sup>7</sup>). Dans la mythologie, Orion est un géant à qui, un père arrache les yeux parce qu'il a voulu violer sa fille et que la lumière du soleil vers laquelle il se dirige guérit de sa cécité. Mais, plus tard Orion, tué par Diane jalouse devient une constellation. Or une constellation n'apparaît que la nuit, elle est effacée par la lumière du soleil. Orion c'est tour à tour celui que la clarté du soleil guérit et celui qu'elle fait disparaître. Claude Simon choisit de considérer simultanément ces deux facettes contradictoires du personnage : cela lui permet de voir Orion comme une figure oxymorique qui pourrait représenter le paradoxe de l'écrivain qui va de l'obscurité vers la lumière mais que son travail accompli éclipse :

Il y a quelque chose d'assez troublant dans ce merveilleux tableau de Poussin, *Orion aveugle*, où l'on pourrait voir comme une allégorie de l'écrivain avançant à tâtons dans la forêt des signes vers... eh bien justement vers le soleil levant ([...] Or, Orion est une constellation, et quand le soleil sera levé, il sera, lui effacé. Le livre fini, le but (la lumière du soleil) atteint, celui que j'étais en commençant est effacé...<sup>8</sup>

La nature oxymorique du géant nous suggère plus largement qu'on ne peut mettre qu'un terme furtif à sa nuit où toute clairvoyance n'est que clarté passagère et où toute issue trouvée ne fait que repousser les limites de l'errance.

Si la nuit est inéluctable, autant donc convenir de chercher dans la nuit qui, de toute manière, n'est jamais complète ni seulement inquiétante. Chez Claude Simon d'ailleurs, comme la mort évide les corps, la lumière du soleil dévore, corrode, brûle et fane tout. La nuit au contraire, souvent magique, exprime la vie et inspire une « paix nocturne »<sup>9</sup>. Parfois propice, bien sûr, à l'éclosion de pensées lugubres, de sinistres réminiscences ou de sombres pressentiments comme dans *Le Palace* ou *L'Acacia*, plus souvent, elle abrite dans son « silence noir »<sup>10</sup>. La nuit invite alors à la contemplation, s'ouvre à la réflexion ou, mieux encore, elle offre au narrateur une matrice. Dans les lueurs qui la traversent les choses et les êtres toujours inquiets (au sens le plus littéral du terme c'est-à-dire mobiles, en mouvements) peuvent en effet y changer d'apparence. Car si elle entraîne la confusion de la vue, elle éveille des visions et peut conférer aux scènes prosaïques « cet on ne savait quoi de mystérieux et de sacré » dont se souvient le narrateur simonien en évoquant le spectacle de la pêche à la « traîne » qu'enfant il contemplait « à la lueur des fanaux ». Parfois révélatrice, elle offre au moins des perspectives multiples, comme la « hampe noire du mât » de cette barque dans laquelle le narrateur du *Tramway* s'allonge une nuit, « à la veille même de la guerre », hampe qui « dressée vers le ciel étoilé oscill[e] avec paresse d'une constellation à l'autre »<sup>11</sup>, sous l'effet de la houle.

---

<sup>7</sup> Claude Simon, *Orion aveugle*, Genève, Albert Skira éditeur, coll. « Les sentiers de la création », 1970. On trouve en couverture du livre un détail du tableau de poussin intitulé *Paysage avec Orion aveugle cherchant le soleil* ou *Paysage avec Diane et Orion* peint en 1658, New york, Metropolitan Museum of Art.

<sup>8</sup> *Critique*, juin/juillet 1977, p. 41-42.

<sup>9</sup> Claude Simon, *L'Herbe*, *op. cit.*, p. 262.

<sup>10</sup> Claude Simon, *Le Tricheur*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1945, p. 53.

<sup>11</sup> Claude Simon, *Le Tramway*, Paris, Minuit, 2001, p. 50-56.

Moi-même « ballotté[e] de droite et de gauche, comme un bouchon à la dérive, sans direction, sans vue »<sup>12</sup>, cherchant à tâtons, moi aussi, dans une forêt de signes, je me décide enfin à m'interroger sur la nuit, poussée par ces premières impressions, plutôt séduisantes, que la nuit chez Claude Simon a pu laisser sur moi. Je dois dire toutefois que je ne me précipite pas tout de suite dans la relecture de tous les textes de Simon ni même dans le répertoire systématique (eh oui j'ai cette chance qu'il existe) des occurrences du mot « nuit » dans ses textes. D'abord consciente du caractère innombrable des nuits d'encre et frappée par l'importance de ce sujet, je regrette déjà de ne le traiter que chez Claude Simon et je me prends, à brider mon esprit : ne voulant pas trop vite explorer les nuits simoniennes qui ne manqueraient pas de m'absorber et, justement, veillant à ne rien manquer, je repense d'abord aux textes qui me reviennent à l'esprit, où j'ai pu lire l'importance toute particulière de la nuit, et qui pourraient bien m'inspirer (par leur différence ou leur proximité) pour appréhender le texte simonien. Non que ma démarche soit comparatiste à proprement parler mais je sais la richesse du biais, du détour et, plus largement celle de l'altérité. Je vous épargne toutefois les méandres dans lesquels je m'aventure et je renonce à citer ici certains de ces textes qui sans raison valable en éclipseraient d'autres mais je retiens de cette exploration large que

- Rarement simple toile de fond, la nuit apparaît souvent comme un adjuvant et parfois comme un sujet voire comme un motif au sens où Cézanne l'entend (une touche récurrente et constructive, voir structurante pour le texte).

- Les nuits sont à peu près toujours ambivalentes dans les fonctions que leur assignent (parfois obscurément) les textes : tout à la fois menaçantes et protectrices.

- La nuit brouille les frontières (y compris celles qui pourraient séparer le réel de la fiction dont elle favorise la production).

- La nuit permet aussi de se retrouver car, dans la nuit, qu'elle soit artificielle (je pense ici tout spécialement aux salles obscures du cinéma et aux chambres noires de la photographie) ou naturelle, il se trame à peu près toujours quelque chose qui nous regarde... C'est peut-être d'ailleurs ce qui nous fait la craindre.

Je ne résiste pas ici à l'envie, pour bien me faire comprendre de citer ce passage du poème de Gustave Roud intitulé *Requiem* :

J'irai – mais déjà le tain de la nuit se fige aux fenêtres basses. Chaque vitre m'aveugle et m'assène un double sans merci. Perdu dans le puits des miroirs ; emmuré tout vivant avec moi-même. Seul. Innombrable. Seul.<sup>13</sup>

Ces propriétés de la nuit, je les vérifie sans mal en me rappelant quelques unes de mes lectures de Claude Simon.

Dans *L'Herbe*, roman crépusculaire s'il en est qui narre la lente agonie de la tante Marie, la nuit est ambivalente. Refuge naturel pour Louise qui rejoint son amant dans la « nocturne paix du jardin »<sup>14</sup>, elle est maintenue artificiellement dans la chambre de Marie où elle permet et traduit le retrait de la vieille femme devenue étrangère à la vie matérielle. Il

---

<sup>12</sup> Claude Simon, *Le Vent*, Paris, Minuit, [1957] 1985, p. 10.

<sup>13</sup> Gustave Roud, « Requiem », *Air de solitude et autres écrits*, [Bibliothèque des Arts, 1978] Editions Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2002, p. 187.

<sup>14</sup> Claude Simon, *L'Herbe*, *op. cit.*, p. 142.

semble même qu'elle favorise le processus de momification dans cette chambre noire que ne traverse, le jour, que le T rampant de lumière qui s'infiltré dans les volets imparfaitement fermés et qui matérialise le temps qui passe. Mais dans le même roman, la nuit est aussi, avec le rôle de la mourante et l'odeur pestilentielle du verger pourrissant de Georges, ce qui assaille Louise lors d'une dispute avec son mari :

[...] cette chose ténébreuse et gluante qui semble pénétrer, se déverser sans trêve dans la chambre malgré les efforts de l'ampoule électrique pour la refouler, comme une marée de fourmis aveugles montant patiemment à l'assaut, l'écho du râle arrivant maintenant par l'extérieur avec l'odeur cadavérique et fermentée des milliers de poires en train de pourrir sur la terre noire.<sup>15</sup>

En temps de guerre, la nuit brouille les repères : mêle les temps et les identités, efface les frontières entre vie et mort, entre humain et animal comme dans ce wagon de prisonniers évoqué dans *La Route des Flandres*, dans un texte rarement ponctué, qui mime cet effet de brouillage

maintenant nous étions couchés dans le noir c'est-à-dire imbriqués entassés au point de ne pas pouvoir bouger un bras ou une jambe sans rencontrer ou plutôt sans demander la permission à un autre bras ou une autre jambe, étouffant, la sueur ruisselant sur nous nos poumons cherchant l'air comme des poissons sur le sec, le wagon arrêté une fois de plus dans la nuit on n'entendait rien d'autre que le bruit des respirations les poumons s'emplissant désespérément de cette épaisse moiteur cette puanteur s'exhalant des corps emmêlés comme si nous étions déjà plus morts que des morts puisque nous étions capables de nous en rendre compte comme si l'obscurité les ténèbres... Et je pouvais les sentir les deviner grouillant rampant lentement les uns sur les autres comme des reptiles dans la suffocante odeur de déjections et de sueur, cherchant à me rappeler depuis combien de temps nous étions dans ce train un jour et une nuit ou une nuit un jour et une nuit mais cela n'avait aucun sens le temps n'existe pas<sup>16</sup>

On pense aussi à cet épisode raconté dans *Les Géorgiques*<sup>17</sup> où la nuit d'hiver, la neige et l'épuisement provoquent le complet égarement de tout un escadron.

Dans le *Tramway* enfin, c'est dans la nuit que le narrateur vieillissant se retrouve, lorsqu'« enchaîné à [s]on lit » d'hôpital il observe « presque chaque soir » la même scène que semblent jouer des personnes au balcon d'un pavillon voisin : « apparitions, tentatives d'installation, premier frisson, bavardage ». Dans ce « théâtre de marionnettes » bientôt vidé de ses « petites figurines » se rejoignent le regard du vieil homme alité, dont l'appétit de vie est toujours vif, et celui de l'enfant qu'il a été. L'un et l'autre partagent le même désir de voir qu'a toujours éveillé chez le narrateur le confinement, la mise à l'écart ou l'obscurité. Lorsque la nuit efface le spectacle qu'elle avait produit, le mur du fond se confond avec le ciel (« tout

---

<sup>15</sup> Claude Simon, *L'Herbe*, op. cit., p. 161.

<sup>16</sup> Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, [1960] 1985, p. 19-20.

<sup>17</sup> Claude Simon, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, [1981] 1986, p. 94.

indistinctement englobé de noir ») et n'est plus signalé que par un « petit rectangle jaune », « seul suspendu » en fin de paragraphe, détaché dans la nuit et auquel s'accrochent le regard et la plume du narrateur<sup>18</sup>. Comment ne pas penser au « petit pan de mur » auquel, chez Proust, Bergotte, rendu à son âge tendre au moment de mourir, « attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir »?<sup>19</sup>

On le voit bien dans cet exemple, la nuit lie : non seulement elle lie deux âges du narrateur mais encore elle lie deux écrivains. Sans doute est-ce en raison même de sa capacité à confondre mais aussi en raison de sa nature métaphorique que souligne bien la définition qu'en donne Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* : « Nuit. Tout état qui suscite chez le sujet la métaphore de l'obscurité (affective, intellectuelle, existentielle) dans laquelle il se débat ou s'apaise »<sup>20</sup>.

Pour finir, je trouve encore, en travaillant sur un manuscrit<sup>21</sup> de Claude Simon que pour l'auteur, la nuit c'est l'enfer qu'il a vécu pendant la guerre et qui le fait en même temps qu'écrire s'interroger sur cette nuit et sur la nuit des autres. Voici ce qu'on peut en particulier y lire :

La « nuit » de Pascal, de Beckett (Quinzaine littéraire)  
Ma « nuit » : la route de Sorle-le château → Avesne  
(Beckett : extrême misère physique à Dublin)  
Souligner que c'est après coup que le traumatisme mental subi le 17 mai 40 sur cette route s'est manifesté

Et dans la marge, en rouge :

Chemin de Damas  
« Vision » « révélation »  
« le gant qui se retourne »  
Mais déjà à Barcelone en 36  
Au contraire de Beckett Ç'a été pour moi (« lui ») Le retournement du jour en nuit de la surface (la vie) en fond (la mort), de la forme (la vie, la santé, la morale « normales ») en boue

La nuit, c'est l'innommable envers des choses. Bouleversante, insondable et informe, elle fait de l'écriture, mouvement vers les autres (Pascal, Beckett) à travers les décombres, la quête d'une vie, d'une forme encore possibles.

---

<sup>18</sup> Claude Simon, *Le Tramway*, *op. cit.*, p. 126-129.

<sup>19</sup> Marcel Proust, *A la Recherche du Temps perdu*, « La Prisonnière » [1923], coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, NRF, Gallimard, 1980, tome III, p. 187.

<sup>20</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, [Editions du Seuil, coll. « tel Quel », 1977]. Exergue du fragment intitulé « "Et la nuit éclairait la nuit" ». Dans *Œuvres complètes*, Tome III, Paris, Seuil, 1995, p. 619.

<sup>21</sup> On trouvera la reproduction de ce manuscrit du *Jardin des Plantes* (côte de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet où il est conservé : SMN MS 18(1)/085) dans Anne-lise Blanc et Françoise Mignon, *Claude Simon-Rencontres*, Perpignan, Trabucaire/Presses Universitaires de Perpignan, 2014, p. 107.

Je le sens bien, quand à moi, « Je ne suis pas sortie de ma nuit »<sup>22</sup> comme l'écrivait la mère d'Annie Ernaux avant de sombrer dans la maladie de l'absence, mais je vois se profiler à la lueur de cette archive une manière de réponse à l'intensité que prend chez Claude Simon le motif primordial de la nuit.



Copyright Anne-Lise Blanc

**Anne-Lise Blanc**  
MCF Littérature Française, Université de Perpignan-Via Domitia, laboratoire VECT  
Domaine de recherche littérature narrative des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles

---

<sup>22</sup> Annie Ernaux, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Paris, NRF Gallimard, 1997.